



EXIL ■ Le photographe orléanais devient pensionnaire à la Villa **Médicis** à Rome. Une consécration pour lui

Entre dolce vita et Afrique déchirée



CHAMBRE NOIRE. Avec son matériel, Malik va tenter de capturer la vie des vendeurs ambulants à Rome. PHOTO DANIEL BÉDRINES

Le 15 avril, Malik Nejmi aura rejoint Rome, et la Villa Médicis, où il passera un an à capturer le destin tragique des vendeurs de rues sénégalais, armé de son objectif.

David Creff

« **U**n traître, ils me considèrent comme un traître », confesse Malik Nejmi, jamais résigné pourtant, au milieu des cartons. Du grand déménagement. Depuis sa maison stéoruellane (à laquelle il dira au revoir le 15 avril, pour un an), le photographe évoque l'injuste année 2006. Celle qui voit sa trilogie « El Maghreb » publiée. La reconnaissance professionnelle arriver et l'amour familial, quelque part, s'effondrer, de l'autre côté de la Méditerranée. « On ne peut pas tout avoir », philosophe le père de Marley et d'Ipanéma, 8 et 6 ans.

« Banni » par les siens, Malik, son sang au Maroc, suite aux clichés « anthropologiques » qu'il prend d'eux, entre 2001 et 2005, et qui formeront le livre qui le révèle alors. Il reçoit le prix Kodak de la critique, et son travail est exposé à la Cité de l'immigration à Paris.

Destins sénégalais

Sans cette publication, et le rejet qui s'en suit, peut-être ne s'apprêterait-il pas à vivre ce rêve italien ?

À marcher dans les pas de Stendhal, de Debus-sy..., en devenant pensionnaire à la prestigieuse Villa Médicis, à Rome (*Lire par ailleurs*). « Pour cela, il m'a fallu présenter un projet artistique romain. » Celui-ci embrassera la vie des vendeurs de rues sénégalais (de lunettes, parapluies, disques, produits contrefaits...), très présents dans la cité, où Malik emmène toute sa famille. En camionnette. « Je l'ai aménagée spécialement pour l'occasion, on peut y tenir debout. » Un

studio sur roues, pour mieux capturer les destins d'immigrés. Tragiques. « Ce projet sera une façon pour moi de prendre part à la lutte contre le racisme et le fascisme qui sévissent là-bas. »

Là-bas, à Rome ou à Florence, où lors de repérages, en décembre, il assiste aux manifestations commémorant l'anniversaire de ce fait divers insoutenable, celui de l'assassinat de deux vendeurs sénégalais. « C'était émouvant de voir tous ces "blacks" défilier dans la rue pour dire "on est des gens dignes, pas des animaux". Je n'ai alors pas pu m'empêcher de repenser à la révolution en Tunisie, déclenchée par un vendeur ambulancier, justement, après qu'il s'est immolé par le feu. » Grains de sable qui font l'histoire...

Le regard de Malik se promène dans la pièce en fouillis. Accroche les photos au mur de femmes ébène (« Mes toutes premières, c'était au Bénin, en 1999 »), il repense aux vendeurs ambulants, leur exil, leur combat pour la survie. « Vous savez, des villages sénégalais ont pu se vider de leurs enfants en une seule nuit. Ils embarquent sur des pirogues pour gagner les côtes européennes, et leur mère ne les revoit jamais plus », raconte l'homme de 40 ans, qui confesse être, lui aussi, un peu perdu entre deux mondes. Comme né des deux côtés de la mer.

Bébés assassinés

« Je ne sais pas d'où je viens, alors que je ne suis pas immigré, mais simplement fils d'immigré. » En témoigne son enfance passée entre La Source et Saint-Marceau. Au lycée Pothier, où son « pion », Patrick, l'initie à la photo. On est au début des années 1990, Malik grandit loin des médinas aux parfums d'épices, qui lui en veulent tant aujourd'hui.

Identité déchirée. « Comment fait-on pour créer quand on ne peut plus retourner dans son pays d'affection ? », interroge-t-il, à propos du Maroc qu'il chérit tant. Enfermé.

Et dans l'incapacité de prendre la moindre photo en France. Alors, « j'ai l'exil dans le sang ». Une phrase qui aurait eu toute sa place dans « Le Cahier d'un retour au pays natal », d'Aimé Césaire.

« J'ai l'exil dans le sang »

D'où son expatriation romaine, peut-être ? Son désir de comprendre les mouvements du monde, à travers celui des vendeurs sénégalais. « Leur courage me fascine, ils me rappellent ce sprinteur américain, Tommie Smith, poing tendu au ciel, sur le podium du 200 mètres des jeux Olympiques de Mexico. » Un geste, associé au « Black panther Party », qui dénonçait alors les discriminations raciales aux États-Unis.

Celui qui se pacse tout juste avec Célia sait dénoncer, par l'image, mais comprendre aussi. Comme les gestes fous des guerriers masaïs, au Kenya, qu'il capture avec son objectif, alors braqué sur la problématique du handicap en Afrique.

Entre 2007 et 2009, il traite « un sujet d'une violence inouïe ». L'élimination de « l'enfant incomplet », comme est nommé là-bas, celui qui naît handicapé. Bébés tués avec du tabac dans leur lait, quand les mères tentent de les arracher à cette fin. « Les hommes disent que quelque chose les pousse à faire ce qu'ils n'ont pas envie de faire, témoigne Malik. Mais le mot "handicap" n'appartient pas à leur langage », conçoit-il. Comprend-il. Sans juger ce qui

le dépasse. Et lui retourne le cœur. ■

BIO EXPRESS

22 septembre 1973

Naissance de Malik Nejmi à Orléans.

1999

Premier reportage photos, en Afrique de l'ouest.

1999

Il participe à la création d'Image du pôle, association proposant des ateliers d'initiation à l'image dans les écoles.

2006

Parution de sa trilogie, « El Maghreb ».

2009-2011

Les photos tirées de son livre sont exposées à la Cité de l'immigration.

15 avril 2013

Pensionnaire à la Villa Médicis, pour un an.

DOUCE ROME

Villa Médicis. Ce palais situé sur le mont Pincio à Rome héberge, depuis 1803, l'Académie de France. Haut lieu de la culture française, et de son rayonnement international, la Villa offre des bourses de travail aux musiciens, plasticiens, peintres..., leur permettant ainsi d'aller jusqu'au bout du processus de création.